

Madeleine Ouellette-Michalska, Jean-Pierre Vidal, Jean-Pierre April

Michel Lord

Numéro 161, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82047ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2016). Compte rendu de [Madeleine Ouellette-Michalska, Jean-Pierre Vidal, Jean-Pierre April]. *Lettres québécoises*, (161), 42–43.

☆☆☆

MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA

Jeux de hasard et de désir

Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 2015, 224 p., 24,95 \$.

Prendre la mesure de la solitude... et de la nouvelle

En consultant le site officiel de Madeleine Ouellette-Michalska, je suis frappé par une chose : aucune mention de la nouvelle ; ses recueils disparaissent parmi la liste des romans. La chose se répète dans ce présent recueil, sous la rubrique « de la même auteure ». Pourtant, son premier livre, *Le dôme* (1968), et son ouvrage intitulé *La femme de sable* (1979) sont bel et bien des recueils de nouvelles. Allez y comprendre quelque chose.

Comme au sein de ses recueils précédents, l'amour et son contraire sont omniprésents dans *Jeux de hasard et de désir*. Un ouvrage qui offre d'ailleurs ce que son titre annonce : des rencontres nées du hasard et des désirs tantôt comblés, souvent inassouvis. Chacune des 24 nouvelles tourne autour d'une femme qui vit un drame ou s'ennuie à mourir dans un quotidien banal. Parfois le bonheur est là, comme dans la nouvelle éponyme, intitulée « Voyage », placée dans la cinquième et dernière section du recueil, et mettant en scène une femme de passage à Aix-la-Chapelle, qui rencontre un homme dans un parc. Ils ont une aventure puis se quittent sans s'être dit un mot (le silence est ici bonheur, ce qui ne sera pas le cas dans les nouvelles présentant de vieux couples). Peut-être parce l'amour est frais et nouveau, les personnages se parlent davantage dans ces dernières nouvelles de « Voyage », campées à La Rochelle, Cuba, Miami et Dakar.

Toutefois, dans les quelque vingt nouvelles qui précèdent (réparties en quatre sections : « L'imprévisible », « La ville », « La chambre » et « L'écrivain »), la vie n'est pas si facile. Tout commence en douceur avec « Cadeau d'anniversaire inusité », où des amies offrent à une femme seule un homme dans les bras duquel elle peut se lover et s'endormir. Dans « How are you ? », « [t]rop de solitude [...] accable » (p. 39) le personnage de Louise. Dans « Double divorce », Hélène, bien seule aussi, passe par les affres du divorce. Plus loin, le parcours de France se fait plus labyrinthique et morbide, dans « Deux anges à la fois », où, cimetière oblige, « le territoire des morts imite celui des vivants » (p. 84). C'est l'envers de la fête dans « Soir de fête » pour Nancy et son mari : « Amour et désamour, désastre et plénitude, telle a été leur vie commune dans le tissu des contradictions [...] qu'ils ne se sont jamais souciés de clarifier » (p. 90). Une femme « pren[d] la mesure de sa solitude » (p. 160) dans « L'amour n'est pas assez aimé », et « se demande pourquoi ceux que l'on aime nous abandonnent un jour ou l'autre » (p. 160). Le drame de beaucoup de couples, dans l'écriture de Ouellette-Michalska, s'enracine, on le voit, dans le silence et la solitude. On s'aime, puis on s'enlise dans la routine et la morosité : « Nous ne parlons plus beaucoup en dehors des banalités » (p. 114), avoue le personnage de Laurence à un psychologue, dans « Les thérapeutes ».

Madeleine Ouellette-Michalska offre ici des descriptions de la difficulté d'être femme, mais peint aussi parfois des tableaux illustrant la facilité des choses que provoque l'invasion par le désir de se laisser aller, de s'ouvrir à tous les possibles. Comme le personnage de Laure,



MADELEINE OUELLETTE-MICHALSKA

que l'on retrouve dans la dernière nouvelle, et qui « rêve qu'elle est debout dans un champ couvert de neige, entourée d'hommes qui l'ont aimée. Ils viennent d'ici et d'ailleurs. Ils parlent plusieurs langues et sont de différentes couleurs » (« L'amant de l'ombre », p. 218).

Voilà qui efface bien des misères, et cela, ne l'oublions pas, dans une nouvelle, précédée de 23 autres du même genre, si petit soit-il, dirait Gilles Pellerin.

☆☆☆

JEAN-PIERRE VIDAL

Méfaits divers

Saint-Sauveur-des-Monts, La Grenouillère, 2015, 188 p., 20,95 \$.

Une leçon de choses

On n'a pas été professeur de littérature sans qu'il en reste quelque chose d'indélébile dans ses écrits. Le dernier des trois recueils de nouvelles de Jean-Pierre Vidal en fait foi. Mais qu'on y prenne garde, rien ici qui soit didactique ou même d'approchant : plutôt virtuose, critique, cruel, un peu comme chez un Villiers de L'Isle-Adam postmoderne.

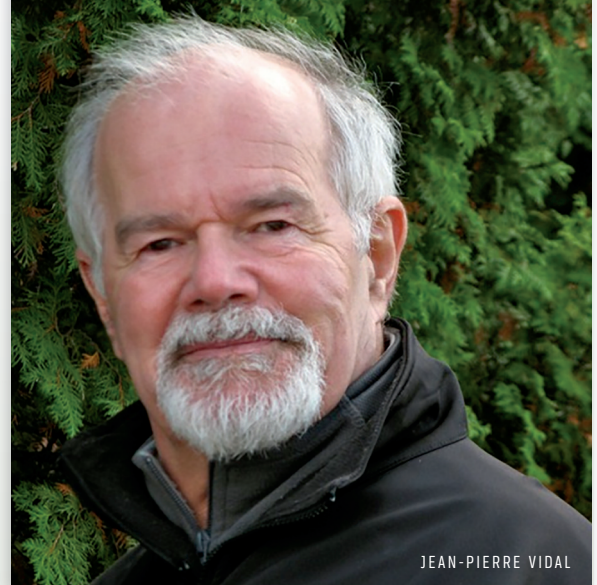
Les dix-huit nouvelles de *Méfaits divers* sont, comme son titre l'indique, très diverses. Vidal joue sur l'expression « faits divers », propre au journalisme mais aussi à une certaine pratique nouvelle, qui dépasse bien entendu le compte rendu du plat quotidien.

Le recueil s'ouvre allégrement avec ce « Joyeux Noël », qui n'en sera pas un, où le narrateur observe des enfants jouer à la guerre, jusqu'à ce qu'un cadeau pernicieux vienne changer dramatiquement la donne. S'ensuit un texte plus exigeant. Pas facile en effet de suivre « F.-X. Lanthier et ses fantômes ». Ce Lanthier, créateur d'une émission de télévision sur les exécutions de condamnés à mort, qu'on congédie, se recycle dans un projet monstrueux. Il semble assassiner un télévangéliste états-unien, puis être assassiné en direct par un disciple du fanatique. Néanmoins, la chute de la nouvelle laisse sous-entendre qu'on prépare un contrat pour ce F.-X. De la haute voltige. À des lieues de là, dans « Appelez-moi Nimportkoman », le lecteur a droit à un portrait-charge de la manie de triturer noms et prénoms, à travers une sorte de fiction spéculative sur la bêtise humaine – cette dernière servant souvent de leitmotiv tout au long du recueil. Comme dans « Dédicace inc. », véritable éreintement de la pratique de la dédicace, où un certain

Pstka, dit Pseste, fonde une agence de dédicaces pré-écrites. Tout aussi délirant, « Je signe les livres des autres » est également une leçon sur je ne sais trop quoi, mais qui parle éloquentement de littérature, d'enseignement et de vie. Un bouillonnement.

On aura un vrai bonheur de lecture avec « Aladin ou les partances », qui est comme un long parcours délirant sur un tapis volant non magique, mais tout comme, et sur les joies et les surprises de l'exil.

Le clou, le morceau de bravoure du recueil, se trouve dans l'avant-dernier texte, « L'ensablement », où un homme, Paul, écrit un roman, dans les affres de la création, tout en lisant un roman japonais. La narration s'attache à entremêler savamment et savoureusement (ou de manière masochiste) les trois univers : l'un réel (celui de Paul), puis les deux autres, imaginaires (son propre roman et celui de l'écrivain japonais). Lisant / écrivant / commentant, Paul se dit qu'il « n'aurait su dire avec précision de quoi parlait le livre [japonais] ni quelle histoire s'y déployait » (p. 157). Peu importe, en disant à sa femme « qu'un roman n'a pas besoin de



raconter une histoire » (p. 174), il donne ici indirectement la leçon littéraire par excellence, à savoir que la littérature, c'est le style avant toute chose. Chose que prouve à l'envi Jean-Pierre Vidal avec ce recueil.



JEAN-PIERRE APRIL

Méchantes menteries et vérités vraies

Québec, Septentrion, coll. « Hamac », 2015, 166 p., 17,95 \$ (papier), 10,99 \$ (numérique).

Une verve à tout casser

Qui aurait dit que, parti de la science-fiction en 1980 avec *La machine à explorer la fiction*, Jean-Pierre April ferait en 2015 dans le récit à saveur régionaliste ou « terroiriste » ?

Dans ses « Remerciements », il mentionne Victor-Lévy Beaulieu « qui [il] a branché sur la tradition littéraire en région via la collection « Contes, légendes et récits » », ce qui me fait penser à l'École patriotique de Québec (Casgrain, Taché, Aubert de Gaspé) qui, autour de 1860 et à l'instar de Charles Nodier, voulait sauver nos vieilles légendes avant que le peuple ne les ait oubliées.

Les textes de ce bien curieux recueil sont qualifiés de « contes ». Cette appellation s'avère en partie juste de par la source orale dont semblent provenir les récits, mais ce sont avant tout des nouvelles (ou des récits) dont le narrateur n'est nul autre qu'April lui-même, sous le couvert d'appellations telles que « Monsieur April » (p. 111) ou « Monsieur l'écrivain » (p. 58), prononcées par les personnes qui lui ont, semble-t-il, raconté les anecdotes qui suivent et qu'il « remercie » en toutes lettres au début des récits et à la fin du volume.

Ces histoires très réalistes donnent parfois dans l'horrible, le scabreux et la folie. Chaque texte porte une date, et l'ensemble de ceux-ci couvre la période 1925-2015. La majorité des récits, assez baroques sinon emberlificotés selon la manière bien connue d'April, sont campés au centre du Québec, surtout à la campagne, d'où la couleur « terroiriste ».

Le début est raide, avec ces anecdotes sur les cochons qu'on aime et qu'on garde à la maison, à tel point qu'un « grand-père [...] confondait sa femme avec sa truie » (« Les cochons dans la maison », p. 13). D'autres animaux ont des rôles importants, comme cet ourson qui



mange à moitié un bébé qu'on gardait dans un arbre (« Les arbres à bébés »). Ailleurs, un vieux fermier aime un peu trop sa jument, qui le remercie par une ruade qui le laisse « les culottes à terre, la graine à l'air » (« Le soulon du Grand-Tronc », p. 27). À l'occasion, le ton dépasse la gauloiserie. Pour parler de prostitution, dans « Maisons de perdition », le narrateur précise que « les guidounes se huilaient la noune avec du sirop d'érable » (p. 103) et que « les gars bandent comme des taureaux pis les filles se lamentent comme des vaches » (p. 106). On n'en demandait pas autant.

À l'opposé, on a droit à une sorte de récit qui prétend appartenir au martyrologe, à la légende dorée presque, avec cette jeune fille violée par un taré. Et le narrateur d'y aller de cette morale anachronique : « ce récit vous incitera, je l'espère de tout cœur, à trouver la grandeur de Dieu même au sein de l'horreur humaine » (p. 38).

Comme April aime en mettre plein la vue, il y a aussi une série de textes rapportant des cas de folie extrême ou de bêtise, comme ce cultivateur qui, dans « Premier tracteur », conduit son « cracteur [sic] anglais » (p. 99) comme si c'était un cheval.

April, le brillant auteur, a déjà proposé des œuvres de meilleur calibre, mais on le retrouve ici avec sa verve habituelle.